

## CHAPITRE 1

Cambridge, Massachusetts

Mercredi 19 décembre

4:02

**L**a sonorité métallique du téléphone brise l'écho obstiné mais monotone de la pluie qui tambourine sur le toit. Je me redresse dans le lit, le cœur battant, et jette un regard au cadran lumineux pour découvrir qui m'appelle.

Rien ne transparait dans ma voix lorsque je réponds à Pete Marino.

— Que se passe-t-il ? Rien de bon à cette heure, n'est-ce pas ?

Sock, le lévrier des champs de courses que j'ai recueilli, se presse contre moi et je pose la main sur sa tête pour l'apaiser. Allumant une lampe de chevet, je récupère un bloc-notes et un stylo dans un tiroir pendant que Marino m'annonce qu'un cadavre a été retrouvé à plusieurs kilomètres de chez moi, au Massachusetts Institute of Technology, le MIT.

— Dehors, dans la bouillasse, à l'extrémité d'un terrain de sport, un truc qui s'appelle Briggs Field. On l'a découverte il y a environ trente minutes, explique Marino. Je file à l'endroit où on suppose qu'elle a disparu, puis je me rends sur la scène de crime. On a bouclé le périmètre jusqu'à votre arrivée.

À la voix inchangée de Marino, on pourrait croire que rien ne s'est produit entre nous.

J'en reste presque sidérée.

— Écoutez, je ne sais pas au juste pourquoi vous m'appellez.

De fait, il n'aurait pas dû, mais je devine ses motivations. Je poursuis d'une voix relativement polie et calme, quoiqu'un peu enrrouée :

— Je n'ai pas repris le travail. En réalité, je suis toujours en congé maladie. Le mieux serait sans doute que vous contactiez Lucy.

— Je parie que vous allez vouloir vous occuper de ce cas, Doc. Ça va virer au cauchemar en termes de relations publiques, et c'est clair que vous n'avez pas besoin qu'on en rajoute une couche.

Il n'a pas perdu de temps pour faire une allusion à mon week-end dans le Connecticut, amplement relayé par les médias, et dont je ne discuterai pas avec lui. Il m'appelle parce qu'il va agir et enquêter comme il l'entend et pour me faire comprendre qu'après dix ans passés sous mes ordres, les rôles sont soudain inversés. C'est lui qui dirige aujourd'hui. Une métaphore du monde selon Marino.

— Ça va virer au cauchemar pour qui, au juste ? Et je ne suis pas RP de métier, Marino.

— Un cadavre retrouvé sur le campus du MIT, ça devient le cauchemar de tout le monde. J'ai un mauvais pressentiment à ce sujet. Vous savez, j'serais venu avec vous si vous me l'aviez demandé. Vous auriez pas dû partir là-bas toute seule. Sans blague, je pouvais vous accompagner.

Il en revient au Connecticut et je prétends ne pas comprendre. Je lâche, sans intention d'aller plus loin :

— Vous ne travaillez plus pour moi, Marino,

— Je suis désolé de ce que vous vous êtes coltiné là-bas.

Une quinte de toux m'oblige à récupérer mon verre d'eau avant de rectifier :

— Je suis désolée pour ce que tout le monde a dû endurer. Avez-vous des détails sur l'identité de la victime ?

Je tapote les oreillers derrière moi. La tête effilée de Sock s'appuie contre ma cuisse.

— Peut-être une étudiante de troisième cycle du nom de Gail Shipton.

— Quel troisième cycle ?

— Ingénierie informatique, au MIT. Sa disparition a été signalée aux environs de minuit. Vue pour la dernière fois au Psi Bar.

Le lieu de prédilection de ma nièce, Lucy, et cette pensée me trouble. Le bar en question s'élève non loin du MIT et attire une clientèle d'artistes, de physiciens ou de génies de l'informatique tels que Lucy. De temps en temps, elle et Janet, sa compagne, m'entraînent là-bas pour un brunch dominical.

— Oui, je connais l'endroit.

Je songe que Marino m'a abandonnée mais que je ne m'en porterai que mieux. Si seulement je pouvais en être convaincue.

— Il semble que Gail Shipton ait été vue dans le bar hier, tard dans l'après-midi, en compagnie d'une copine qui prétend que le téléphone de Gail a sonné aux alentours de dix-sept heures trente. Celle-ci est sortie pour mieux entendre son correspondant et elle n'est jamais revenue. Vous n'auriez pas dû vous rendre seule dans le Connecticut. J'aurais pu au moins vous y conduire, répète Marino, qui n'a nulle intention de me demander comment je me porte après les remous engendrés par son départ, remous qui se résument au fait qu'il avait envie de recommencer une nouvelle vie ailleurs.

Il est redevenu flic et semble heureux. Et au diable ce que je peux penser de son comportement. Rien ne l'intéresse hormis le Connecticut. C'est d'ailleurs ce qui fascine tout le monde, et je n'ai pas accordé une seule interview, d'autant que ce n'est pas le genre d'affaires dont on discute. J'aurais donné cher pour qu'il n'aborde pas le sujet. Il s'agit d'une chose révoltante, si hideuse que je l'aurais planquée au fond d'un tiroir si je l'avais pu. Soudain, elle m'est à nouveau brandie devant le nez.

Branchée sur pilotage automatique, je me montre efficace alors que je ne veux plus me préoccuper de Marino :

— Et l'amie en question n'a pas jugé inhabituel, voire inquiétant, que cette jeune femme sorte discuter au téléphone et qu'elle ne réapparaisse pas ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle a commencé à avoir les boules qu'un truc louche soit arrivé quand Gail a cessé de répondre au téléphone ou à ses SMS.

Il la nomme déjà par son prénom, une jeune femme qui est peut-être décédée. On pourrait croire qu'un lien s'est créé entre eux. Il a planté ses boots dans cette enquête et rien ne lui fera lâcher prise.

— Vers le milieu de la nuit, alors qu'elle n'avait aucune nouvelle de Gail Shipton, elle a décidé de la chercher, ajoute-t-il. La copine s'appelle Haley Swanson.

— Qu'avez-vous appris d'autre à propos de cette Haley Swanson, et que voulez-vous dire au juste par *copine* ?

— C'était juste un appel de signalement de disparition.

Une autre façon de sous-entendre qu'en fait il n'en sait pas beaucoup plus. J'en conclus que lorsque Haley Swanson a signalé la disparition de son amie, on ne l'a sans doute pas prise au sérieux.

— Ça ne vous trouble pas que cette Haley Swanson ne se soit pas inquiétée avant ? Si Gail Shipton a été vue pour la dernière fois à dix-sept heures trente, six ou sept heures se sont écoulées avant que la fameuse copine appelle la police.

— Doc, vous savez bien comment se comportent les étudiants dans ce coin. Ils boivent et suivent quelqu'un, sans faire gaffe. Ils remarquent que dalle !

— Gail était-elle du genre à suivre quelqu'un ?

— J'ai plein de questions à poser, si ça tourne de la façon que je prévois.

— Je n'ai pas le sentiment que vous sachiez grand-chose.

Je regrette ma phrase au moment où je la prononce.

— Ben, j'ai pas discuté très longtemps avec Haley Swanson, lâche-t-il, sur la défensive me semble-t-il. Officiellement, on n'enregistre pas les disparitions signalées par téléphone.

— En ce cas, dans quelles circonstances lui avez-vous parlé ?

— Elle a d'abord appelé le numéro d'urgence et on lui a suggéré de passer au département de police pour remplir le formulaire. Bref, la procédure standard. Faut venir en personne.

Sa voix a gagné en ampleur au point que je règle le volume de l'appareil à la baisse. Il poursuit :

— Et ensuite, elle rappelle un peu plus tard et demande à me parler, nominalement, j'veux dire. J'ai bavardé quelques minutes avec elle mais j'avoue l'avoir pas trop prise au sérieux. Si elle était si inquiète que ça, elle avait qu'à se déplacer pour remplir un rapport, et au trot ! On est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Marino n'a intégré la police de Cambridge que depuis quelques semaines et il me semble assez aberrant qu'une personne extérieure connaisse son nom. Aussitôt, des soupçons se forment dans mon esprit à l'égard de Haley Swanson, mais je les garderai pour moi, cela n'arrangerait rien de les divulguer. Marino se fermera s'il a le sentiment que je tente de lui expliquer comment faire son travail. Je m'enquiers :

— Avait-elle l'air bouleversé ?

— C'est le cas de beaucoup de gens quand ils appellent les flics, mais ça veut pas dire pour autant qu'ils racontent la vérité. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un étudiant qui a disparu... n'a pas disparu. Ce genre d'appels n'est pas véritablement une exception dans le coin.

— On a une adresse pour Gail Shipton ?

— Ces très chouettes appartements de standing près du Charles Hotel.

Il me donne des détails que je note.

Je revois les élégants immeubles de brique, non loin de la Kennedy School of Government et de la Charles River, pas très loin non plus de mon quartier général.

— De l'immobilier très cher.

— Sans doute que sa famille règle les factures, rien d'étonnant ici. Ça fait quand même partie des huit plus grandes universités privées du nord-est du pays !

Marino adopte toujours ce ton narquois au sujet des habitants de Cambridge, où la police vous filera un PV juste parce que vous êtes stupide, aime-t-il à répéter.

— Quelqu'un est-il passé vérifier si elle n'est pas tout simplement rentrée chez elle, sans répondre au téléphone ?

Je gribouille un tas de notes, plus concentrée maintenant, au fond distraite d'une tragédie par une autre, la dernière en date.

Pourtant, alors que je suis assise dans mon lit, au téléphone, les choses me reviennent telles qu'elles se sont déroulées, et je ne peux m'ôter ces visions de l'esprit. Les corps et le sang. Les douilles de cuivre parsemaient le sol de cette école primaire de brique rouge, comme une pluie de pièces de monnaie neuves. Tout est gravé de manière indélébile, au point que j'ai l'impression de me trouver encore là-bas.

Une tuerie dans une école primaire du Connecticut, Sandy Hook. Le 14 décembre. Vingt-sept autopsies, des enfants pour la plupart. Lorsque j'ai retiré ma blouse ensanglantée pour entrer dans la douche, je me suis efforcée de ne plus penser aux heures que je venais de passer.

J'ai zappé, compartimenté. J'ai appris il y a bien des années à ne pas imaginer la chair humaine saccagée après que j'ai plongé les mains dedans. J'ai bagarré pour que les images ne sortent jamais de la scène de crime, de la salle d'autopsie. À l'évidence, j'ai échoué. Lorsque je suis rentrée chez moi samedi dernier, j'avais de la fièvre et mal partout comme si une chose démoniaque m'avait infectée. Une brèche s'était ouverte dans mes défenses. J'avais proposé mon aide aux bureaux du médecin expert en chef de l'État du Connecticut. Cependant, aucune bonne action ne reste impunie. Une sanction tombe toujours lorsqu'on essaie de faire les choses comme il se doit. Les forces ténébreuses n'aiment pas cela et le stress vous rend malade.

Marino continue :

— Elle affirme s'être rendue chez Gail pour s'assurer qu'elle n'était pas rentrée. Elle a demandé à la sécurité de vérifier dans l'appartement. Aucun signe d'elle, ni du fait qu'elle aurait pu faire un saut après être sortie du bar.

Je souligne que Haley Swanson doit bien connaître les gens qui travaillent dans l'immeuble de Gail Shipton. La sécurité n'aurait jamais ouvert un appartement pour le premier venu.

Mon attention est soudain attirée par la ridicule montagne de paquets FedEx toujours fermés qui s'amoncellent à côté du canapé, à l'autre extrémité de la chambre. Des cadeaux. Cette vision me remet en mémoire à quel point il n'est pas souhaitable que je reste isolée des jours entiers, trop malade pour cuisiner,

travailler ou mettre le nez dehors, mais terrifiée à l'idée de rester seule avec mes pensées. Je trouve alors un moyen de me distraire, et cette occasion n'a pas dérogé à la règle.

Un blouson de cuir Harley-Davidson vintage et une ceinture avec une boucle en forme de crâne sont réservés à Marino. J'ai commandé une eau de Cologne Hermès et des bracelets Jeff Deegan pour Lucy et Janet, et pour mon époux Benton une montre en titane avec cadran en fibre de carbone que Breguet ne fabrique plus. Son anniversaire tombe demain, cinq jours avant Noël. Faire des emplettes pour lui est très ardu, d'autant qu'il n'a pas besoin de grand-chose et qu'il possède déjà à peu près tout.

Il me reste pléthore de paquets-cadeaux à enrubanner, tous destinés à ma mère et ma sœur, sans oublier Rosa, notre employée de maison, des membres de mon personnel et bien sûr plein de petits présents pour Sock, pour le bouledogue de Lucy et la chatte de mon chef du personnel. Je ne sais pas trop ce qui m'a prise, lorsque j'étais malade, clouée au fond de mon lit. J'ai commandé frénétiquement sur Internet. J'accuserai la fièvre. Nul doute que j'aurai droit à maints commentaires. Comment, Kay Scarpetta, d'habitude si raisonnable et réservée, et qui se jette à corps perdu dans des dépenses en ligne pour les cadeaux de Noël ? Lucy, en particulier, ne me ratera pas, en dépit de mes tentatives pour faire oublier ma folie dépensière.

La pluie gifle les fenêtres et tambourine bruyamment sur les carreaux. Marino reprend :

— Gail ne répond pas à ses appels téléphoniques, mails ou SMS. Elle n'a rien posté sur Facebook, Twitter ou autre. La description physique que nous avons d'elle colle avec la morte, et c'est sans doute l'essentiel. Je me demande si elle n'a pas été enlevée, séquestrée quelque part. Ensuite, son corps a été enveloppé dans un drap et elle a été balancée. Ça m'ennuie de vous déranger dans ces circonstances, mais je sais comment vous êtes.

De fait, il me connaît, mais il n'en demeure pas moins que je ne conduirai pas jusqu'au MIT, ou nulle part, d'ailleurs, certainement pas alors que je ronge mon frein, coincée par une presque quarantaine depuis cinq jours, et je le lui dis. Je me montre obstinée mais professionnelle avec mon ancien directeur des enquêtes opérationnelles. *Ancien !*

## TRAÎNÉE DE POUDRE

— Comment vous vous sentez ? J’veus avais dit de pas vous faire vacciner contre la grippe. C’est probablement ça qui vous a rendu malade, déclare-t-il.

— Un virus tué ne peut pas vous rendre malade, Marino.

— Ouais, eh ben les deux fois où j’m suis fait vacciner contre la grippe, je l’ai chopée et j’ai été malade comme un chien. Bon, mais votre voix est meilleure, j’suis content.

Il s’inquiète de ma santé parce qu’il poursuit un but dont je fais partie.

— Tout est relatif. Je pourrais me sentir mieux ou plus mal.

— En d’autres termes, vous êtes furax contre moi. Autant jouer cartes sur table, Doc.

— Je faisais référence à ma santé.

Dire que je suis furax banaliserait ce que je ressens. Marino ne semble pas avoir considéré une seconde ce que son soudain abandon de poste pouvait suggérer à mon égard, le médecin expert en chef du Massachusetts et directrice du CFC, le Centre de sciences légales de Cambridge. Au cours des dix dernières années, il a été mon directeur des enquêtes opérationnelles et, brusquement, il divorce professionnellement d’avec moi. Je ne peux que trop imaginer ce que les flics en particulier vont penser, pensent déjà.

J’anticipe les doutes qui vont entourer mes paroles, mes faits et gestes sur les scènes de crime, dans les salles d’autopsie, devant la cour. J’imagine que d’aucuns vont spéculer à mon sujet alors qu’en fait sa décision n’a aucun rapport avec moi. Tout tourne autour de Marino et de cette crise de l’âge mûr qui l’affecte depuis que je le connais. Soyons clairs : si j’étais indiscreète, j’expliquerais au monde entier que Pete Marino, né d’un père violent et alcoolique et d’une mère faible et soumise dans un coin peu glorieux du New Jersey, a souffert d’une très médiocre estime de lui et d’une confusion d’identité depuis qu’il a vu le jour.

Je suis hors de sa portée, la femme qu’il punit, peut-être l’amour de sa vie et en tout cas sa meilleure amie. Sa motivation première en m’appelant aux aurores chez moi, alors que je suis clouée au lit par la grippe, n’est ni rationnelle ni honorable. J’ai été si malade qu’à un moment j’ai craint de mourir et qu’une pensée a dérivé dans mon esprit : *Ça y est, cela ressemble à ça.*